

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Gilbert Choquette, *l'Apprentissage*, Montréal, Beauchemin, 1966, 199 p.

par Gisèle Tremblay

Études françaises, vol. 3, n° 4, 1967, p. 443-446.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036294ar>

DOI: 10.7202/036294ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

GILBERT CHOQUETTE, *l'Apprentissage*, Montréal, Beauchemin, 1966, 199 p.

Beau titre de roman, qui convient aussi, sans doute, à un article critique chargé d'en rendre compte. Car voilà un roman

6. *Le printemps de l'amour*, p. 47.

sympathique curieusement happé par son écriture, un monde d'apparences constamment oblitéré par son auteur.

Dans ce récit, souvent discursif, où un jeune homme raconte ses vingt ans, le passage à la vie d'homme, c'est d'abord et avant tout l'apprentissage de la liberté que le héros, Alain Guilbault, tente d'apprivoiser maladroitement. D'où le titre. Deux années d'un confus cheminement marqué par certains signes familiers : rupture avec la famille, le père surtout, petit bourgeois à l'esprit conformiste, honni par son fils ; initiation à l'amour avec Thérèse Maréchal, illustre comédienne, deux fois son aînée ; prise de conscience nationale, liée au premier souffle de la « révolution tranquille » et aux premières bombes du FLQ ; confrontation de l'idéalisme de principe avec « la vie telle qu'elle est » et « le monde comme il va » ; découverte décevante de soi et de l'inutilité de sa propre existence. Tous éléments habituels des romans de jeunesse, mais ils reçoivent presque, ici, un caractère tragique — du moins, en devine-t-on l'intention — puisque le héros tisse autour de lui une sorte d'enveloppe transparente qui, l'isolant au cœur du monde, lui en dérobe la possession. Égaré dans les méandres de son éducation sentimentale, qui domine le récit et que l'auteur a délibérément placée dans un contexte racinien, le jeune Alain Guilbault s'épuise en d'impuisantes analyses intérieures tout en se croyant comiquement destiné aux entreprises cornéliennes. De cette fatalité plutôt entretenue, surgit aux yeux du lecteur un nouvel Hippolyte — les rapprochements sont clairement indiqués — un Hippolyte insoucieux d'Aricie et vaincu par une Phèdre apaisée, qui se débat dans Racine en rêvant de Corneille. Et le monstre qu'il doit vaincre n'est plus Phèdre mais lui-même.

Cependant, comme il l'entrevoit lui-même à des moments privilégiés, toute cette mise en scène, tous ces monologues complaisants, toute cette souffrance fabriquée ne sont que des masques — encore la présence insinuante du théâtre ! Ce qu'ils cachent : un prisonnier se heurtant le front sous une cloche de verre. L'ardente soif d'absolu, qu'on retrouve toujours chez Gilbert Choquette, violente, intolérante même, c'est en vérité ici une soif d'enracinement, une main qui cherche le contact avec la terre, une velléité en quête d'une volonté, un esprit dans l'attente de son engrais, la réalité ; et aussi, dans un autre ordre, un auteur à la recherche de son style et qui s'efforce de brouiller les pistes. C'est une véritable aliénation qui se reflète dans les contradictions d'Alain comme dans celles de l'œuvre. Le parasitisme du héros, son refus du travail, sa fuite du réseau terroriste, son instabilité amoureuse, ses départs et ses retours successifs, ses illusions sur lui-même, ses options purement verbales . . . , autant de faits qui démentent son aspiration à la

liberté, expriment sa crainte devant toute réalité dès qu'il s'en approche, et rappellent des échecs d'autant plus humiliants que chaque effort de libération est proclamé bien haut et aussitôt dissous dans les feintes et les demi-consentements, les fuites et les esquives. « On ne transige jamais impunément avec ses principes », dit-il quelque part (p. 21).

Or, cette aliénation est en grande partie celle de l'écriture. Non pas que celle-ci soit de qualité inférieure. Au contraire, voilà un roman en un sens bien écrit, un récit proche du carnet intime où l'auteur manifeste sa maîtrise de la langue, une narration sobre, de structure classique, où le bon ton se maintient constamment. Mais d'inconfortables doutes assaillent le lecteur et son malaise se dissipe bien peu souvent. D'où vient en effet que les composantes du roman apparaissent subitement si disparates, si étrangères les unes aux autres et à nous-mêmes ? que le drame pourtant bien humain nous arrive de loin, aperçu plus que senti, lu plus que vécu ? D'une part, une ironie mordante, qui rappelle Bessette, mais dont on ne sait pas toujours si elle est volontaire, parcourt certains passages; d'autre part, un romantisme parfois irritant se cherche une voix personnelle. Par ailleurs, l'aisance verbale du récit semble dissimuler une inquiétude. On a tout à coup l'impression que l'auteur — et ici, son talent n'est pas en cause — craint le pouvoir des mots, qu'il s'en sert pour maquiller au lieu de révéler.

De là à rationaliser, il n'y a qu'un pas, celui de la modalité. Une certaine raideur intellectuelle étouffe alors toute manifestation plus sensible, plus concrète du monde intérieur de l'auteur. De sorte que l'aventure d'Alain Guilbault justement nous est dite, rapportée, beaucoup plus qu'exprimée. L'écriture y joue un rôle purement indicatif: elle désigne bien; elle désigne seulement. Il semble difficile, dans les circonstances, d'échapper à l'anecdote ou à l'inconsistance de ses acteurs. À cause de cet étrange détachement de la forme qui n'arrive pas à s'incarner toujours, les éléments du récit que l'auteur a voulu soustraire à la banalité sont pleins de cette intention sans parvenir à s'en arracher, et le lecteur est aux prises avec des ombres, car la dichotomie fréquente du style assure mal la survivance des personnages. Ce qui explique sans doute qu'à ceux-ci et à leurs problèmes, on ne croit pas toujours, et que plusieurs passages sonnent faux — sursauts de révolte, mots d'amour, déclarations politiques, par exemple — comme dans un mélange de genres. Si le style, car c'est de lui qu'il s'agit, paraît à la remorque du récit, s'il ne crée pas toujours le monde qu'il désigne, le roman demeure néanmoins bien écrit et l'écriture de l'auteur peut encore devenir cette matière qui forge en elle-même le monde qu'elle fait lever. Tout un monde fantomatique, suspendu dans

l'intention mais en proie à l'existence, attend qu'une parole incarnée l'y précipite. Pour quelqu'un qui maîtrise bien la langue, s'il accepte de se mettre à nu, ou tout simplement en présence par les mots, c'est une entreprise digne du prochain roman, celui qui suit l'apprentissage.

G.T.